



Christophe Guillamot
abattez
les grands arbres



LIANA LEVI

Christophe Guillaumot

Abattez les grands arbres

LIANA LEVI



À Renato Talatini

*Je pense à ces milliers d'âmes massacrées
durant ma jeunesse dorée.*

Mot de l'auteur

Pour que cette intrigue fonctionne, j'ai dû ternir la réputation de certains services de police et de renseignement qui ont en réalité tout mon respect et ma sympathie. Qu'ils veuillent bien m'en excuser et que le lecteur sache que tout n'est que pure fiction.

1

Ils grimpent les escaliers en file indienne. Silencieux. Le type a les menottes derrière le dos. Septième étage. Chercher de la came, espérer trouver du fric, ou peut-être les deux en même temps, avec un peu de chance. Ils longent la coursive. Des flingues dépassent des vestes. La troupe s'arrête devant la porte du suspect, lui seul sait ce qui se trouve derrière. Il sent une main se poser sur son épaule: la main du géant, ce grand costaud au regard sombre.

– Regarde-moi bien, gros chameau.

– Ouais.

– Yeux dans les yeux, mon gars! Yeux dans les yeux!

– Ouais!

– Bon, tu me vois, comme ch'uis fichu. T'as vu qu'j'ai les yeux marron, presque noirs. T'as remarqué mes cheveux crépus.

– Ouais, mec. Mais lâche-moi, tu me fais mal à me tenir par le col.

– Tu te rappelleras que je fais deux têtes de plus que toi, que t'es un nabot comparé à moi. Hein, tu t'en rappelleras?

– Ouais, bien sûr! On peut pas vous oublier, m'sieur.

– Dis-moi, tu l’as vue, ma cicatrice en forme d’étoile près de l’oreille gauche? T’as vu comme elle est?

– Je comprends pas... J’arrive pas à respirer, m’sieur.

– Tu t’en souviendras de ma cicatrice, hein?

– Oui, m’sieur!

– Bon, alors tu vas rentrer chez toi avec mes collègues et moi, je vais vous attendre sur le palier. Tu vois, j’te lâche et je rentre pas chez toi. Tu t’en souviendras bien, mon gars, hein? Tu t’en souviendras.

– Allez, ça suffit, le Kanak! Tes salades, tu te les gardes pour toi. Arrête de faire chier le gardé à vue avec ça, il est presque 21 heures; faut qu’on se dépêche, sinon on n’aura plus le droit de visiter le bel appart de notre pote dealer, intime le gros Georges en désignant sa Rolex. Parce que faut respecter la loi quand on est des bons flics comme nous!

Un vieux, assis dans un fauteuil en bois sur le seuil de sa porte, hurle en levant les bras au ciel. Les flics font volteface. Fausse alerte. Il ne s’agit que d’un papy sénile, hypnotisé devant sa télé par la retransmission d’un match de foot. Les enquêteurs s’en désintéressent et le gardé à vue, menotté les mains dans le dos, disparaît en un éclair dans le sombre couloir qui conduit à sa tanière.

Renato Donatelli reste dans la cursive ouverte aux quatre vents, tandis que ses chers collègues s’engouffrent dans le petit appartement niché au dernier étage d’un immeuble de la rue de l’Hirondelle, à proximité de la place Arnaud Bernard. Lui ne veut pas rentrer dans leurs magouilles. Personne

ne lui dictera ce qu'il a à faire, et encore moins ne le forcera à participer à une entreprise illégale.

Georges, son chef de groupe, a bien tenté de l'impliquer dans la combine : tu te mets au cul d'un gros caïd, tu débarques chez lui au bon moment, et bingo ! Tu fais main basse sur la came et sur le pognon qui va avec. Une très belle saisie qui se termine en une simple affaire de détention de drogue pour quelques barrettes de cannabis. Pas de risque que le spolié te dénonce à la justice, trop heureux qu'il est de s'en sortir avec une amende. Tout le monde est content.

Mais Renato n'est pas comme les autres. S'il acceptait de devenir l'un des leurs, il ne pourrait plus retourner sur la tombe de sa mère. La Nouvelle-Calédonie, cela fait bien longtemps qu'il n'y est pas allé pour déposer un petit bouquet de fleurs sur sa pierre tombale. Et pourtant, il pense souvent à elle. Jamais il n'a pu digérer de ne pas avoir été là lorsqu'elle a rendu l'âme. Il aurait aimé lui tenir la main, lui offrir un dernier regard au moment de partir. Quand il est arrivé là-bas, l'herbe poussait déjà sur sa tombe. Il se souvient comment il a arraché les touffes. Avec rage. Il ne se le pardonnera jamais. Sa mère, c'était tout pour lui.

Renato n'a jamais connu son père. Pas de frère ou de sœur pour rivaliser avec les grandes familles du village. Sa mère disait toujours que son bébé d'amour lui suffisait. Qu'elle n'avait pas besoin d'en avoir une demi-douzaine. Que le premier était parfait et qu'elle ne pourrait pas faire mieux. Mama Loma était catholique. Le catéchisme, Renato en a bouffé. Il voulait croire en Dieu mais au fond de lui,

il avait surtout peur de la contrarier. Même au ciel, elle ne lui pardonnerait pas de s'écarter du droit chemin. Alors ce gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix-neuf respecte la loi, coûte que coûte. Qu'elle soit édictée par un dieu, une coutume des anciens de son île ou par un gouvernement. C'est comme ça et personne ne le changera. Parfois, il met bien une ou deux caresses pour débloquer une situation, mais jamais en traître. À chaque fois, il avertit sa victime avant de laisser tomber sa sentence :

« Je vais te laisser le choix... » C'est toujours comme ça qu'il commence, quand le mec en face se met à le gonfler... « Soit tu passes ton chemin, soit je te mets une gifle amicale. »

Y en a pas beaucoup qui ont voulu tester la « gifle amicale », mais pour les plus courageux d'entre eux, les urgences ont offert un lit et de gentilles infirmières. Enfin, tout ça pour dire que Renato n'entre pas dans les magouilles du quatrième groupe des Stups qui l'a accueilli depuis plus de six mois à l'hôtel de police de Toulouse. S'il veut que le gardé à vue se souvienne de lui, s'il est intervenu, c'est parce qu'il n'a pas envie de se retrouver viré de la police lorsque l'IGS¹ découvrira tout le bazar et descendra interpellé tout ce beau monde. Au moins, il aura une chance de s'en sortir si le gars menotté consent à le dédouaner en confirmant qu'il n'était pas dans l'appartement avec les autres pour piquer la came et les biffetons.

Dans la bande des Stups, ils ont accepté le deal tacite : ne participe pas mais ne parle pas. Ça leur

1. Inspection Générale des Services.

convient, aux autres. C'est sûr, ils préféreraient que Renato adhère à leur juteux trafic, surtout qu'un balèze à la poigne acérée, ça peut servir lorsqu'il faut faire cracher le morceau à un gars. Mais l'important, c'est qu'il la boucle. Et ça, ils l'ont tous compris: Renato, c'est pas une balance. Alors le Kanak, comme ils l'appellent, c'est un peu comme un fantôme. Il est là, il ne fait rien, mais, surtout, il ne dit rien. Sauf que, appuyé contre la rambarde de la coursive, il commence à en avoir sa claque de ces loustics. Mais quand on est un simple gardien de la paix, il faut faire profil bas. Il y a toute une hiérarchie qui pèse sur vous, du genre bien pesante, et même si les épaules sont larges et musclées, elles ne suffisent pas à supporter cette charge-là. Lui, ce qu'il veut, c'est avoir le meilleur dossier possible pour enfin rentrer chez lui.

Déjà neuf ans qu'il a posé ses fesses dans un avion pour rejoindre Paris. Neuf putains d'années qu'il attend que son dossier soit au-dessus de la pile. Mais à chaque fois, il y a quelqu'un de plus urgent à renvoyer sur l'île. Un « cas social ». C'est toujours un cas social qui part sur le poste de Nouvelle-Calédonie. Tous mentent, font de fausses attestations pour être soutien de famille, fournissent des certificats médicaux, racontent qu'ils ne sont pas loin d'appuyer sur la gâchette pour en finir une bonne fois pour toutes. Renato, lui, ne veut pas entrer dans ce jeu-là. Il n'inventerait jamais une histoire à dormir debout pour piquer la place d'un autre. En fait, Renato est foncièrement honnête. C'est l'adjectif qui le qualifie le mieux. Et aussi gentil, parce qu'il est toujours là pour rendre

service et aider les personnes en détresse sans jamais rien attendre en retour. Juste parce qu'il a été éduqué comme cela et qu'il prend plaisir à aider les autres.

Hurllement dans l'appartement. Pas très coopératif, ce gardé à vue... De la cursive, Renato entend le bruit des casseroles qui se renversent sur le carrelage. Mais il reste stoïque, appuyé contre la rambarde, sans broncher. Parfois il regarde à droite et à gauche, pour s'assurer qu'il n'y a pas un voisin qui s'affole. Le vieux qui mate la télé sur le pas de sa porte doit être sourd comme un pot parce que le volume de son poste est réglé au plus fort et qu'on l'entend dans toute la cour intérieure. Ça doit faire les affaires du gros Georges. Il peut foutre le bordel dans l'appartement sans risquer que ça carillonne de toutes parts au commissariat.

Un petit clac presque imperceptible fait tourner la tête du Kanak dans le prolongement de la cour-sive. La troisième porte du palier est entrouverte. Elle s'ouvre et se referme toutes les dix secondes. Un courant d'air? Le va-et-vient est trop régulier. Renato jurerait que quelqu'un s'amuse à la pousser, quelqu'un qui l'espionne... et ça ne lui dit rien de bon de rester ainsi dans la cursive. Il n'est pas du genre à offrir une cible au premier venu. Tout doucement, il écarte sa veste en cuir, celle qu'il met par tous les temps et même si on crève de chaud en ce mois de juillet. Il empoigne son Sig Sauer avec sa paluche droite. On dirait un pistolet d'enfant tellement celui-ci paraît minuscule dans sa main, et lentement, comme si de rien n'était, il l'extirpe de son étui pour désigner à l'aide du canon cette

maudite porte qui n'arrête pas de claquer. Ses longues jambes musclées amorcent des pas chassés et, en trois enjambées, Renato est contre la porte. Pas en face bien sûr, c'est l'une des premières règles qu'on vous apprend à l'école de police : ne pas offrir son corps à une décharge de fusil à pompe. Non, Renato a du métier, il se colle au mur le plus silencieusement possible.

Derrière lui, des bruits de vaisselles cassées indiquent du grabuge dans l'appartement du dealer. Ses collègues doivent être en colère de ne pas trouver ce qu'ils cherchent. Alors, dans ces cas-là, ils passent leurs nerfs sur les meubles, sur les papiers peints, les bibelots et tout ce qui peut se casser. Ils arrachent la moquette au prétexte que la came peut être cachée en dessous, ils renversent la litière du chat pour que ça sente bien la merde après leur départ, voire, défoncent les murs pour s'assurer qu'il n'y a pas d'oseille planquée derrière les contreplaqués.

C'est dans ce brouhaha ambiant que Renato pose l'extrémité de son canon contre la porte, juste avant qu'elle ne se referme une nouvelle fois. Il entend des rires. Des rires de gamin, même de bambin plutôt. Il reste vigilant, fait gaffe et penche délicatement la tête dans l'entrebâillement de la porte. Tout en bas, au niveau du sol, une petite main boudinée à la peau mate apparaît, puis disparaît. Il remarque une tache de sang qui macule le mur. Pour décorer comme ça le papier peint, il en a fallu du sang ! Faut juste espérer que cela ne soit pas du sang humain... Il sait que certaines familles se servent de leur baignoire comme d'un

abattoir, alors pas la peine de s'affoler tout de suite. C'est peut-être un mouton qu'on a dépecé pour un mariage ou un baptême ? Enfin ce qui est sûr, c'est qu'il n'a pas d'autre choix que d'aller vérifier.

– Y a quelqu'un ?

Ben non. A priori, personne ne répond, mis à part la gosse qui se met à babiller. Renato pousse la porte doucement avec sa main gauche pour éviter de faire mal à l'enfant, tout en ajustant avec son autre main une cible imaginaire.

– Bordel !

Le géant s'accroupit au ralenti, tout en fixant du regard le bout du couloir. Il tend son index gauche à l'enfant, qui s'en saisit avec ses petites mains. Il parle doucement, l'appelant « moustique », lui demandant ce qu'elle fait là et où se trouve sa maman. Il n'attend pas de réponse d'un si petit bout de chou, c'est juste histoire de parler. Renato sort son trousseau de clefs et les balance devant les yeux intrigués de la gamine. Il les lui dépose dans les mains en lui demandant de l'attendre bien sagement. Parce que le Kanak ne peut pas rester là, à faire mumuse. Il faut qu'il s'enfonce dans ce couloir ensanglanté, il faut qu'il sache le pourquoi du comment.

Alors, il reprend sa marche à pas feutrés, l'arme enfouie dans ses deux grosses paluches. Il avance jusqu'à une première ouverture : le salon. Un canapé, une table basse et une télévision allumée sur une chaîne d'information africaine. Personne dans la pièce. Il doit continuer, s'enfoncer plus loin dans ce long couloir. Ne pas avoir peur du danger et surtout des images qui peuvent rester gravées

à tout jamais dans les tréfonds de sa mémoire. Renato bloque sa respiration, fait un demi-tour et pénètre d'un bond dans la cuisine.

Un homme est allongé sur une table, renversé sur le dos. Mort, il fallait s'y attendre. C'est une boucherie sans nom. Impossible de décrire pareille scène et pourtant il faudra bien qu'un policier le fasse. L'homme est démembré. Il reste un tronc et un visage ravagé par la douleur. Le corps s'est vidé de son sang, lequel s'est répandu sur la table puis sur le carrelage. Les bras et les jambes sont par terre. Le torse montre de larges entailles, seule la tête paraît ne pas avoir été touchée. Cependant, la bouche a été bâillonnée fermement par un torchon de cuisine.

Renato connaît ces marques sur le corps. Il en a déjà vu des similaires dans son enfance, lorsqu'il y avait des règlements de comptes entre familles. Il n'y a qu'une machette pour couper aussi bien. Ça, il en est sûr. Des cadavres, il en a déjà vu un paquet en travaillant sur Toulouse. Des ratatinés après défenestration avec cerveau dans le caniveau, des accidentés de la route en bouillie où l'on ne distingue plus un pied d'une main, des coupés en deux par les roues d'un train, mais celui-là, c'est le pompon. La seule satisfaction, c'est qu'il n'y a pas de mouches ou d'asticots. La boucherie ne doit pas dater de bien longtemps.

En bon professionnel, Renato ne commet pas l'erreur de pénétrer dans la cuisine. Il faudra attendre la Crim et les mecs de l'Identité judiciaire. Faut pas polluer la scène de crime, comme disent les experts. Renato recule dans le couloir, il jette

un œil à la gamine qui est toujours aussi fascinée par ses clefs, puis il reprend sa progression. Il passe devant deux chambres désertes, lorsqu'un chat bondit devant lui en sortant de nulle part. Le Kanak ne sursaute même pas. Ce n'est pas son genre, au géant des îles, mais il braque par réflexe son arme sur la bestiole qui s'enfuit déjà dans la pièce suivante. Il reste la salle de bains, dernière pièce à visiter avant de finir le tour du proprio. Le chat l'a devancé ; il va tout saloper, ce bougre d'animal ! Renato stoppe sa progression et reprend une nouvelle fois son souffle, espérant que le musée des horreurs se limitera à la seule cuisine. Mais tout bébé a une maman et il aimerait bien savoir où est passée celle du *moustique*.

Il bondit dans l'encadrement de la porte et reste cloué au plancher, pétrifié par la vision qui s'offre à lui. Le chat a enfoncé son museau dans le ventre d'une femme. Il lèche le sang, lui goûte les viscères. Instinctivement, Renato pousse un rugissement digne d'un fauve. Le matou déguerpit à toute vitesse entre les jambes du policier sans demander son reste. Renato reste seul. Aux premières loges. Un trou béant remplace le ventre de la femme. Un torchon lui recouvre la bouche qui a dû rendre inaudibles ses cris. Même mode opératoire. Elle n'a pas dû mourir tout de suite. Sans s'approcher pour préserver les traces et indices, Renato essaye de comprendre pourquoi elle a été tuée de cette manière. Quel plaisir peut prendre un homme à enlever un à un les organes d'une femme ? Dans quel but ? Et puis son regard se pose sur un objet insolite.

Le bocal du poisson rouge.

Lui vit encore ; il surnage dans une eau sale, il frétille, à l'étroit, parce qu'un nouveau compagnon flotte à ses côtés.

Renato se mord la langue.

Un fœtus !



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Première édition : Cairn, 2015

© Éditions Liana Levi, 2017

Couverture : D. Hoch

Photo : DR